

*“ La réalité a besoin d’être complétée par la fiction pour rendre la vie plus facile ”*

Dès qu’il a un moment de libre, ou les jours sans école, Robert fait des livraisons à domicile pour le compte de l’épicier, monsieur Pedro. La plus prospère, bien située au croisement des deux rues, l’épicerie Fine Vins et Liqueurs offre deux vitrines. Avec la Boucherie en face et la Boulangerie dans l’autre angle, c’est l’âme du quartier. Durant la journée, jusque tard dans la nuit, les prostituées tiennent les quatre coins. Spécialiste des recensements, Minot en a compté jusqu’à dix-sept. Maisons closes fermées, oblige !

Ce matin, Robert est satisfait car ses livraisons concernent des personnes qu’il affectionne particulièrement. Il commence par le meublé de Marinette. Elle habite au rez-de-chaussée.

- Bonjour Marinette ! Vous allez bien ?

- A part les douleurs qui m’empêchent de décoller le matin tout est pour le mieux. Encore un jour de volé, la dame à la faux n’est pas venue.

- Pourquoi tant de pessimisme, Marinette ? Je vous trouve toujours en forme et ce matin plus particulièrement en beauté !

- Petit flatteur ! Tu sais, si je me maquille encore, ce n’est pas pour plaire, j’ai passé l’âge, mais c’est pour ne pas déplaire !

Marinette est une philosophe ! Malgré ses soixante-quinze ans, elle a conservé toute sa dignité et une façon bien à elle de voir les choses. C’est la vie qui le lui a appris. Prostituée à l’âge de quinze

ans, elle a eu deux garçons. Ils ont été éloignés, comme le veut la situation de ces femmes et surtout l’exigence des proxénètes. En grandissant, les enfants deviennent des obstacles potentiels pour ces messieurs. Dans le jargon courant, lorsqu’on nomme les prostituées, on dit ‘ces femmes’, comme pour les éloigner encore plus. Comme si elles n’étaient pas de notre monde ! Marinette rendait visite à ses enfants régulièrement et, pour elle, l’éloignement avait une seule raison : sa pudeur. Ainsi, elle a su cacher son activité jusqu’à ce que ses garçons atteignent leur vingt-cinquième année.

Au premier étage, une autre prostituée, bien plus jeune, occupe un petit appartement auquel elle voue un soin tout particulier, c’est Nelly.

Entre Robert et elle, une affinité s'est tissée depuis plusieurs mois. Un après-midi, il monte les escaliers, son cageot sur l'épaule, lorsqu'une vive altercation le surprend.

Derrière la porte de Nelly ça chauffe ! Des bruits de bousculades, de gifles, de cris, de pleurs, d'insultes grossières hurlées par un homme. Puis, brusquement la porte s'ouvre, heurtant violemment avec fracas une chaise renversée. Robert, balayé par une bourrade de l'homme, se retrouve catapulté dans les escaliers, le contenu de son cageot dévalant les marches. En pleurs, à demi nue, les cheveux en bataille, Nelly se tient dans l'encadrement de la porte. Ses mains sur le visage, elle cache sa honte. Puis, elle rentre. Lentement, comme s'il s'excusait d'être arrivé dans ces circonstances, Robert remet de l'ordre ici ou là. Ils ne se parlent qu'avec les yeux. A vingt ans, elle vient de perdre ses illusions, ses espoirs. Les promesses auxquelles elle a cru s'envolent. Pour la première fois, Robert vient de plonger dans l'envers d'un décor. Celui que les acteurs respectables ne veulent pas concevoir, ce n'est pas leur problème ! La prostitution est un mal nécessaire !

- *Gilbert, tu as l'air content !*

- *Oui, Robert, regarde !*

Gilbert entrouvre son portefeuille. Un préservatif trône entre deux photos.

- *Demain je sors ! Avec des collègues nous allons faire une virée chez les putes.*

- *Tes parents le savent ?*

- *Non, mon père seulement. Il m'a dit qu'un homme se devait de commencer sa vie.*

- *Ah ! J'ignorais que c'était la condition pour être un homme.*

Depuis, Nelly et Robert ont convenu d'un code. Il tape à sa porte deux fois, puis, il gratte comme un petit chat sur un bouchon de liège qu'il veut apprivoiser. Il entre et marque toujours un temps d'arrêt. Ici, tout est doux, reposant, tranquille. Il se fait discret comme lorsqu'on entre à l'église. Tout est en ordre. Des rideaux chatoyants filtrent aux fenêtres, une odeur de fraîcheur flotte dans l'air, l'atmosphère est douce, calme, sage. Nelly est toujours en tenue correcte, soignée. Une

prostituée possède deux visages, celui du trottoir et l'autre, hors activité, le vrai.

Elle a décidé que cet appartement serait son lieu, inviolé, son havre de paix, loin des hôtels où elle exerce. Son ami, le turbulent, a accepté du bout des lèvres car il est exclu qu'une femme possède quelque chose bien à elle, rien qu'à elle. Il faut la maintenir dans la dépendance de l'homme. Dans le quartier ils sont comme ça, ceux qu'on appelle les hommes. Depuis la révéla-

-tion de ce matin maudit, Robert voudrait tant de choses pour Nelly...

D'autres fois, il livre à l'hôtel Massilia tout près du commerce de bois et charbon. Un jour, il trouve une petite fille assise dans l'escalier, en pleurs. Elle est vêtue d'un petit tablier noir à boutons rouges, celui de l'école. C'est la fille de monsieur Bertin.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu en as des larmes !

- J'ai perdu les sous de la cantine.

- Ce n'est pas la peine de te mettre dans cet état, on va les retrouver tes sous.

- Je ne crois pas, je viens de refaire le trajet deux fois. J'ai oublié que ma poche était trouée.

- Viens ! Ce n'est pas grave, nous allons l'expliquer à tes parents, ils comprendront.

- Il n'y a personne à la maison et je dois aller à l'école.

- Bien ! Nous allons rentrer chez toi et chercher. Sans doute, tu les as perdus en t'habillant. Si ça se trouve, ils sont par terre dans la salle de bains.

- Il n'y a pas de salle de bains chez moi et puis mon petit frère dort encore.

- Tout seul ? Viens ! Nous ne ferons pas de bruit.

La petite fille sèche ses larmes par de larges gestes de la main. Ils entrent. C'est un deux pièces-cuisine d'hôtel ordinaire. Robert n'a pas posé son cageot que la fillette virevolte en tous sens. Elle replace deux chaises sous la table de la cuisine, tire un couvre-lit, retend les rideaux de la fenêtre.

- Tu vois, nous habitons ici, mais ce n'est que provisoire. Mon père doit changer de place. Il est chef magasinier. Nous devons partir dans le Nord où il prendra un poste de sous-directeur.

- Bien, nous allons chercher.

- Non, ce n'est pas la peine, je vais me débrouiller !

Mais à l'épicerie, Robert a eu connaissance de l'existence de la famille Bertin. Le papa a une jambe artificielle et il n'est pas chef magasinier. Il travaille le matin pour nourrir tout son monde et l'après-midi son salaire sert à payer l'hôtel. Quant à la maman, elle fait ce qu'elle peut.

### ***La dînette de maman***

*Nous sommes une famille quelque peu composite, du moins par rapport à ce que l'on rencontre souvent. Nous sommes neuf enfants des deux sexes, trois papas et une maman. C'est curieux, non ? Et pourtant tout est normal, nous sommes ainsi... c'est nous ! Nos trois aînés, issus d'un premier papa et de maman, ont quitté la maison pour voler de leurs propres ailes. Ils sont grands. De son côté, ce premier papa les a suivis, mais pour aller chercher des cigarettes, un soir. Depuis, on ne l'a plus revu. On ne dira jamais à quel point la cigarette est nocive ! Les trois aînés ont serré les dents et maman a pris les choses en main. Elle a donné pleinement sa vie à ses enfants et à ceux des autres dans la maternité où elle exerçait. Un deuxième papa fit son apparition, ainsi je vis le jour avec deux autres sœurs. Maman était toujours là, immuable, immortelle, survolant les difficultés telle une fée qui n'a que des solutions. Ma sœur aînée était devenue son double. Du haut des trois pommes qui faisaient ma hauteur, je croyais avoir deux mères. Cette longue période, où l'on attend de grandir, était faite d'alternances entre ces deux femmes. Ce deuxième papa rentrait tard le soir, fourbu, mais je l'attendais près de la porte comme si mon cœur possédait une horloge. Maman, attentive à tout, avait observé mon manège. Elle m'encourageait dans cette attitude. Elle lui donna même un air de mission spéciale.*

*- Henri ! Tu ranges ton domino et tu surveilles ! Fais bien attention ! Dès que tu entends papa, tu viens me le dire ! Aussitôt, assis près de la porte, le dos au mur, les bras serrant mes genoux, je montais la garde. Personne ne pouvait me déloger de mon poste. De là, je pouvais aussi observer maman. Souvent, à son retour du travail, elle ne prenait pas le temps de lever son manteau, tant il y*

*avait à faire. C'était sa deuxième journée, mais elle en avait une troisième.*

*Cette dernière, je ne l'ai connue que plus tard, adolescent.*

*Outre le rapiéçage de nos vêtements, elle faisait de la couture pour boucler les fins de mois. Cela, c'était tard dans la nuit, après l'arrivée de papa. Par cette mission dont j'étais investi, maman m'avait donné une raison d'exister dans la ruche qu'était notre deux pièces-cuisine. Je palpiais dès que le bruit des grosses chaussures de papa montait depuis le bas de l'escalier. Jamais je n'ai confondu son pas avec celui d'un voisin. Il entrait, ne disait rien ou peu, mais nous parlions du fond des yeux avec son doux regard en attendant de frémir sous la caresse qu'il distribuait à chacun de nous. Dès mon signal, Maman, à la hâte, se donnait un coup de peigne et son sourire illuminait jusqu'à nos meubles.*

*Ils se blottissaient l'un contre l'autre quelques instants. Nous les regardions, presque tétanisés, ils étaient nos idoles.*

*C'était Papa et Maman. Lui, était l'apparition du soir. Maman était... tout.*

*Très vite deux petites sœurs nous ont rejoints. Alors, ce deuxième papa, le mien, a mis les bouchées doubles, précisément pour toutes nos bouchées. Lui sur les quais, et maman, une partie de la nuit, à sa machine à coudre devenait besogneuse. Pendant ce temps je dormais. Ma couche était le tiroir d'un petit meuble que l'on tirait pour la nuit. Il trône aujourd'hui dans mon salon. D'ailleurs, tous les soirs, avant de rejoindre mon lit, je fais glisser mes doigts sur son bois patiné. Le passé remonte, se noue dans ma gorge. Un goût, douceur-tendresse des jours d'enfance à l'insouciant bonheur, m'inonde l'esprit et bien souvent, les yeux.*

*Mais ce deuxième papa nous a quittés, malgré lui. On lui a fait un méchant coup en le confondant avec un autre. Un matin, alors qu'il partait dans le petit jour gagner la croûte, une voiture l'a tamponné, une arme à feu l'a endormi. Nous n'avons jamais su pourquoi, mais maman, elle, le sait. C'est son secret qu'elle garde pour ne pas faire de peine. C'est, du moins, la raison qu'elle nous a donnée. Elle a pardonné, passant au-dessus de l'injustice. Même durant ses derniers instants, avant de quitter ce monde, elle nous a encore demandé d'oublier.*

*Pour elle, il devint plus difficile d'illuminer les meubles de son sourire. La machine à coudre fonctionna plus longtemps et chaque repas devint plus frugal.*

*- Les enfants ! Nous allons nous asseoir par terre, en rond, les genoux en tailleur. Chacun va donner un chiffre de un à six. Puis, je déplierai ce petit bout de papier où j'ai déjà écrit. Celui qui aura choisi le chiffre du papier distribuera le pain. Le chiffre suivant prendra la confiture et je ferai les tartines à chacun. Comme cela nous nous amuserons à faire la dînette. C'est plus amusant et jamais personne n'a pensé à le faire. Nous sommes les seuls, les premiers !*

*Un troisième papa est venu. Lui est resté, il est là ! Avec maman, il nous a donné trois nouveaux frères.*

*Maintenant qu'elle n'est plus de ce monde, nous sommes unanimes lorsque nous évoquons sa mémoire : à la maison, il n'y a jamais eu qu'un seul homme... c'était maman !*

*« Après la tempête, le calme revenu, il faut reconstruire... »*

*Quand il me prend dans ses bras  
qu'il me parle tout bas,  
je vois la vie en rose...*

Piaf... la voix qui soulève, qui emporte dans ce tourbillon particulier, incertain de l'après guerre. Elle occupe toutes les ondes à longueur de journée. Les chanteurs de rue font sa promotion.

*Il me dit des mots d'amour,  
des mots de tous les jours,  
et ça m'fait quelque chose...*

Puis, dans la nuit de Noël 1945, vient au monde une certaine 'Belle de Cadix', aux yeux de velours. Une nouvelle voix va ensoleiller notre vie: Luis Mariano ! Ailleurs, c'est Ramuntcho, le roi de la montagne dont l'écho résonne, porté par la voix d'un autre basque, André Dassary. Jacques Hélian et son orchestre rivalise avec l'ancien, Ray Ventura.

*Joseph est au Brésil, il danse la samba,  
et comme il est habil'  
tout'les fem's lui tombent dans les bras...*

Le monde a besoin de vivre, de se bouger, d'exploser. Les bals se multiplient, en toute occasion. Tout est sujet à faire la fête avec les moyens du bord. Les radios crochet sont à la mode. Denis, le fils de Pedro l'épicier, a concouru en chantant un après-midi, sur "La Plaine".

*Olé Toréro,  
c'est l'honneur des gens de cœur et de courage.  
Olé Toréro,  
de tenter de récolter tous les suffrages.  
Comme le soleil éclaire,  
de ses feux joyeux le monde entier,  
en costume de lumière,  
toi seul, matador, doit briller.  
Olé toréro...*

La Plaine, c'est le nom que l'on donne à la place Jean Jaurès à laquelle on accède après une belle grimpette. C'est donc un plateau. Il paraît que François 1er y passa pour faire son entrée dans la ville en janvier 1516. Anciennement, les bergers venaient y faire paître les moutons. Ils empruntaient une montée, dite des bergers, d'où la rue des Bergers. Sur cette place, où Robert est né, les spectacles se multiplient. Maman Catox (7) se déchaîne en distribuant des cadeaux aux mères de familles nombreuses. Après un vote du public, l'élue devient la reine d'un jour, sacrée par Jean Nohain.

*C'la s'est fait simplement,  
un baiser, un serment...  
Puis un soir, au faubourg  
il conquiert pour toujours, " Brin d'amour " ...*

(7) *Maman Catox* était l'aïeule de Mère Denis, du côté des lessives.

Et lors d'un radio crochet, la foule en chœur...

*Ploum, ploum, tra la la  
voilà c'qu'on chante, voilà c'qu'on chante.  
Ploum, ploum, tra la la,  
Voilà c'qu'on chante chez moi...*

Ce qui voulait dire à l'artiste amateur que son numéro n'était pas apprécié. Il devait disparaître en coulisse.

Enfantin, puéril, mais on a besoin d'effacer. Alors, on chante en oubliant les denrées qui reviennent trop lentement, les tickets de ration qui pointent leur nez à l'horizon, les coupures d'électricité.

Non ! C'est l'espoir qui est au menu, un peu de démesure aussi..

Ils sont trois célibataires logeant dans un meublé près de la cour. Ils ont en poche un baccalauréat, qu'ils ont passé avant la guerre, mais jusqu'ici cela ne leur a pas servi à grand chose. Ils ont gagné leur vie tant bien que mal, plutôt mal que bien. Vingt-cinq ans, le bel âge, l'âge où l'on commence à perdre ses illusions ! C'est la nouvelle vague, ce sont les zazous...

*Y a des zazous dans mon quartier,  
moi je le suis presque à moitié...*

Il n'est pas rare de les entendre fredonner cette rengaine qui alimente les radios. Ou encore...

*Vous n'avez pas le rythme américain.  
Vous ne mâchez pas le chewing-gum  
et le base-ball ne vous dit rien.  
Vous n'avez pas du tout de sang indien...*

Chapeau plat telle une galette, souliers triple semelle, un peu provocants, ils suivent la mode. Les onomatopées en A et OU sont leur parler, ils sont passionnés de jazz américain, de swing. Ils décident, un soir, d'aller prendre l'apéritif au café qui se trouve au bas de la rue Curiol, à l'angle de la Canebière. Ils sont correctement habillés. Veste, chemise, cravate assortie, pour ce qui concerne le haut. Mais en ce qui concerne le bas : slip et chaussettes hautes, noires. Alors ! Pantalon sur le bras, ils se sont accoudés au comptoir. Tout le monde a ri.

*Vous n'avez pas le rythme américain.  
Bennie Goodmann, Duke Ellington, tout ça c'est loin.  
Mais vous paraissez tout surpris,*

*si sans vous prév'nir on vous dit :  
Venez danser l'Boogie, Boogie, Boogie...*

Des talents nouveaux se dessinent, les anciens réapparaissent.

Un soir de septembre 1948 ou plutôt une nuit, car cela se passe au Madison Square Garden de New-York, la France ne dort pas. Saoulé de coups, un certain Tony Zale s'écroule dans les cordes d'un ring. Marcel Cerdan devient champion du monde des poids moyens. Il était champion de France depuis 1938. On l'associe dans la longévité avec Gino Bartali qui gagne le tour de France cycliste de 48, après l'avoir déjà emporté en 38.

Piaf... Cerdan ! Un hymne à l'Amour !

*Le ciel bleu sur nous peut s'effondrer  
et la terre peut bien s'écrouler.  
Que m'importe si tu m'aimes,  
je me fous du monde entier.  
Tant qu'l'amour inondera mes matins.  
Tant qu'mon corps frémissa sous tes mains.  
Que m'importent les problèmes,  
mon amour, puisque je t'aime...*

Mais cet amour se consumera dans une épave d'avion qui s'écrase en plein océan Atlantique, sur une île des Açores, en octobre 1949. Dans les nuits qui suivent, la France ne dort toujours pas, mais son Marcel ne reviendra plus.

Un soir, un bal est organisé dans le cul-de-sac, près du commerce de bois et charbon, sous les fenêtres de Robert. Un petit orchestre de fortune, sans micro évidemment, est installé sur les larges escaliers qui ferment la rue. Luigi, le charbonnier, prête sa lumière. Accrochés à un câble en travers de la rue, ses deux lamparos (8) inondent la piste improvisée. Sacré Luigi, c'est un pêcheur au propre comme au figuré ! D'autres voisins accrochent aux fenêtres, en haut des portes, des lampes à acétylène que l'on dit à carbure. L'électricité est comme beaucoup d'autres denrées, certains jours, elle se fait rare. Aussi, les lampes à carbure ont-elles déserté les cabanons du bord de mer ou des collines pour descendre en ville.

Dans les appartements, elles font le bonheur des enfants lorsque jaillit le dard incandescent, blanchâtre et bruyant. Le bec crache. La lampe prend alors des airs de fusée, on attend comme si son départ était imminent pour faire le tour de la cuisine. Elle fait quelquefois équipe avec les bougies. Un dîner aux chandelles ! Voilà de l'insolite qui améliore l'ordinaire. Mais dès qu'on s'éloigne de la table tout est sombre. Les ombres se déplacent et s'allongent au plafond. La chambre comme les W-C sont d'un noir chargé de mystère. Accrochée au lustre, la lampe à carbure

(8) *Lamparo* = lampe puissante utilisée pour attirer les poissons.

fait partie de la famille. Elle fuse, vocifère par soubresauts intempestifs. C'est sa façon de participer aux conversations. Mais de temps à autre, elle baisse le ton, alors, il faut lui taper au cul pour qu'elle reprenne son dialogue. Cela rappelle les soirs d'alerte où il fallait que la ville soit plongée totalement dans le noir afin d'éviter les bombardements. Les persiennes, tapissées du papier bleu d'écolier, semblaient des sentinelles surveillant nos faits et gestes. Robert se souvient que la nuit, il ne regardait jamais en direction de la fenêtre de sa chambre. Elles étaient là, ces diaboliques surveillantes. Certains soirs, elles prenaient des formes menaçantes et pour peu qu'il fasse Mistral, elles mugissaient. Mais maintenant, elles ont disparu et l'on ne parle plus à voix basse.

Les musiciens amateurs vivent leur jour de gloire. Dans le quartier, bien des gens ignorent les talents des jeunes de la Crémérie. Il faut reconnaître que ces dernières années, c'était une autre musique qui se jouait. La Crémérie se trouve au milieu de la rue, un peu après 'Clochette'. Là, des jeunes ont l'habitude de se réunir. Trois d'entre eux font de la musique. Gilbert, à l'accordéon et Pierrot, saxo clarinette, sont les fils de la Crémérie. A la batterie c'est Roger, le voisin d'en face. Gilbert travaille au magasin avec sa mère et Pierrot cultive la terre avec son père, dans la banlieue. C'est comme cela, qu'un jour, Robert a appris à attacher les tomates, dans les campagnes du quartier de St Barnabé, sur la route des Caillols. Pendant plusieurs jours, ses reins s'en sont souvenus.

Quelques sifflets d'impatience, de bonnes volontés pour taper au cul des lampes à carbure et le bal commence. Tous sont là. Minot essaie

de s'accorder avec une fillette de sa taille. Antoine rit toujours, Henri suppute ses chances, mais ils font tapisserie. Momon profite de l'occasion pour prendre dans ses bras la fille du marchand de vins, Josette la jolie. Depuis longtemps il lui fait une cour assidue, mais le papa veille. Alors, ce soir, c'est gala ! On sait que Momon fait des projets sérieux au sujet de Josette, mais l'entreprise est difficile. Le papa ne veut pas de ce voyou de la cour, sans métier, trop jeune. Sa fille mérite mieux. Il a d'autres ambitions, le marchand de vins. Souvent, Momon passe et repasse devant la boutique de sa belle. Certains le trouveraient ridicule, mais au sein de la bande, personne n'y fait allusion.

Pour un soir, 'ces dames' n'exercent pas. Elles se prêtent à la liesse générale avec l'approbation mesurée des proxénètes. D'ailleurs, Amédée, le caïd du coin, a délégué deux lieutenants pour veiller au grain. Il ne faudrait pas qu'à cette occasion on rase gratis !

Robert a appris à danser grâce à Guy l'imprimeur. Un beau valseur celui-là ! Mais surtout un noceur, célibataire endurci. Pourtant, il est très sérieux dans son métier. D'ailleurs, il paraît que les spécialistes américains l'ont presque félicité, lorsqu'ils sont venus pour les faux dollars qu'il avait fabriqués. Un sacré client ce Guy ! Les Allemands aussi l'ont connu, mais pour de fausses cartes d'identité. Pendant l'occupation, l'identité était pour certains un terrible jeu de piste, aussi Guy possédait-il une place de choix. Alors, à cause de cela il a fait un séjour à la maison de repos prévue pour les gars de son calibre dans la banlieue de Marseille, à l'ombre... des pins, aux Baumettes, chemin de Morgiou. Depuis, l'imprimerie a fermé.

Sur le pas de sa porte, Robert attend. Il regarde la fête, la joie sur les visages, les lumières, les maladroits, les débutants, les déchaînés. Il en découvre certains, qu'il n'imaginait pas ainsi, capables de danser, de rire, de chanter. Le climat de ces dernières années ne l'avait pas habitué à pareille fête. Il goûte ce moment rare car Clara, sa mère, danse avec Guy. S'ils pouvaient s'accorder ces deux-là ! Il respirerait mieux et le défilé nocturne devant sa chambre cesserait. Nelly s'est approchée par derrière, rasant le mur. Elle le surprend en lui plaquant ses mains sur les yeux. C'est la première fois qu'elle fait ça. Robert ne sait pas comment réagir. Nelly n'est plus une gamine, elle a cinq ans de plus que lui et vit avec un souteneur, pire qu'un mari, un

emmerdeur. Il serait plus juste de dire qu'elle le fait vivre. Elle n'est pas une amie banale. Jamais ils ne se sont embrassés, pas même sur les joues. Robert ne s'en donne pas le droit. Il ne la touche que du fond des yeux. Il ne sait pas séduire, faire l'attaque à une fille, alors, il ne faudrait pas que l'on confonde un geste de sa part avec l'attitude d'un client. En Nelly, il y a deux femmes. Il connaît la vraie.

- Tu veux bien être mon cavalier ce soir ?

Il n'a pas le temps de répondre, mais que répondrait-il ? Elle l'entraîne.

*Tango d'un soir, tango de nostalgie.*

*Les yeux dans les yeux,  
grisé par ton rythme langoureux,  
je la tenais là...*

Il n'est pas encore très adroit, c'est Guy qui lui a appris, mais elle le suit. Ils ne font qu'un. Nelly dans ses bras ! Son odeur, ses cheveux flottent dans son cou, lui caressent le visage. Sa joue est si proche, à l'effleurement. Jamais il n'a éprouvé cela. Jamais il n'aurait osé l'inviter à danser. Jamais elle n'a été aussi près. Il touche son corps. Il s'enivre de cette tendresse...

L'autre jour, dans l'arrière boutique de l'épicerie, il préparait sa livraison. A côté, dans le réduit qui sert de cuisine, Thérèse l'épicière, tenait Denis contre sa poitrine. Le fils était silencieux, la mère aussi. Dans ce silence de complicité, ils devaient se dire de jolies choses. Le père est entré.

- Qu'est-ce que vous faites ? Il y a du travail !

- Laisse, Pedro ! Je profite encore de mon fils. Ce n'est pas lorsqu'il sera dans les bras d'une autre que je pourrai le retrouver.

- Ah, les femmes, toutes des mères poules !

Robert voulait intervenir, mais sa pudeur l'a arrêté. S'il avait osé, il aurait dit à ce mercantile qu'il ignorait tout de la tendresse. Mais, peut-être n'en avait-il pas eu... lui non plus.

Tout en haut des escaliers qui ferment la rue, des jeunes gens ont allumé un feu. Une farandole se forme, se mêle aux danseurs. C'est une panique bon enfant. Robert ne voit plus rien, n'entend pas davantage. Il n'est plus avec ces gens, il est ailleurs, tout contre Nelly. Profitant du tumulte, elle l'entraîne dans un couloir au bout duquel se trouve l'appartement de madame Zabou, la cartomancienne. Tirant

Robert à bout de bras, elle ouvre la porte. Ils sont seuls. La tireuse de cartes, trop âgée pour ces sauteriers, regarde à la fenêtre de son amie, au premier étage. Nelly a peut-être profité de cet imprévu ! C'est un appartement antique et solennel qui sent un peu le moisi. Elle connaît les lieux, pour y venir souvent chercher les illusions sorties des prédictions de la vieille dame. Ils traversent le petit jardin au fond duquel se trouve une maisonnette, tout comme chez la jeune fille qu'il a aidée lors du déménagement des vieux quartiers, mais moins coquette. Anciennement, madame Zabou la louait à des étudiants. Ils sont loin de tout. Le bruit de la rue ne leur parvient plus. Nelly se love contre Robert, assis sur un canapé. Seule la lune se faufile entre les persiennes croisées. Ils ne disent rien, cela fait assez de bruit dans leurs têtes. Elle respire doucement, son souffle enrobe le cou du garçon. Il la tient dans ses bras, protecteur, comme lorsqu'on calme un enfant. Elle est tendrement soumise, presque lascive. Il voudrait comme cela les protéger toutes. Il ne voit plus Nelly, ce sont toutes ces femmes du quartier qu'il tient dans ses bras. Il voudrait posséder le pouvoir d'effacer ce qui fait leur existence. L'envers du décor est trop sordide, cruel, honteux. Les hommes sont horribles. Nelly glisse lentement sa main le long du bras sécurisant qui enveloppe sa taille. Elle tremble un peu. Il lui répond en la pressant plus fort contre lui. Il accentue encore cette protection qu'il souhaiterait sans fin, définitive. Tout est silence, calme, beauté. Ils voyagent dans un autre monde, irréel. Un parfum de chasteté flotte autour d'eux. Pudiquement, elle rabat sur son genou un pan de sa robe en jersey. Ils ferment les yeux...

*La relativité des comportements... la vie.*

Aujourd'hui, Robert livre dans un immeuble bourgeois, sur la Canebière. Il est treize heures et c'est l'été. Il a pour consigne de laisser des bouteilles de vin dans un placard qui se trouve entre deux appartements, sur le palier du dernier étage. Tout est calme, il s'affaire. Sur sa droite, une porte s'ouvre. La cliente apparaît. Blonde décolorée, hâlée par de longs moments à la plage, la petite quarantaine, elle porte une blouse claire, fermée par deux boutons seulement. Un entre ses seins, l'autre... un peu plus bas. Arborant un ton amusé, goguenard, la femme interpelle notre livreur.

- Alors jeune homme, on fait du bruit, on me réveille dans ma sieste.

- Madame ! Excusez-moi, je ne savais pas. On m'a dit de placer les bouteilles dans ce placard et...

- N'aie pas peur, je ne vais pas te manger. Je disais cela pour rire.

Robert, un peu plus perturbé, loge les dernières bouteilles et se relève.

- Tu ne vas pas partir si vite. Tu as certainement fini ta tournée. Viens prendre un pot pour ta peine.

Il n'ose refuser. Il n'invente même pas une autre livraison. Il accepte.

Un grand salon l'accueille. Une baie vitrée offre à ses yeux la Canebière et le vieux port tout au bout. Sur un canapé tout proche, il s'assoit. La femme en fait autant. Le bouton du bas cède et laisse apparaître des cuisses dorées. Il scrute les environs, mais il ne sait pas que le mari est absent. Personne à l'horizon, ils sont seuls. Le deuxième bouton du haut ne résiste pas aux mouvements

de la dame qui est maintenant quasiment nue, au-dessus de son visage.

Il ne se défend pas. Tellement surpris, il ne comprend pas cet assaut, cette agression. Il répond aux caresses tant bien que mal, tantôt acceptant, tantôt repoussant. La femme le bascule, l'initie. Enfin, il chavire. Pour la première fois, il fait la découverte de sensations partagées avec un autre corps, curieuses impressions si différentes des plaisirs solitaires.

Mais tout cela est si soudain, qu'il se sauve alors que la dame essaie de lui arracher un prochain rendez-vous. Dans le hall de l'immeuble il s'arrête pour souffler, comme après un rêve où l'on a enduré une poursuite avec les jambes de coton. Evidemment que c'était bon,

même très bon, mais comment en si peu de temps cette femme a-t-elle pu le vouloir, l'aimer ? Jamais pareille aventure ne lui serait arrivée chez une prostituée.

La semaine suivante, vers seize heures, il se retrouve sur le même palier. Cette fois, il s'agit d'une autre dame, voisine de la blonde, qui loge au même étage. Son cageot sur l'épaule, il sonne. Son cœur tambourine dans sa poitrine et les étages n'en sont pas la cause. La porte s'ouvre. Une bouffée d'air frais l'accueille. L'appartement est dans la pénombre, un léger courant d'air parfumé le traverse. Il suit la cliente. Au bout du corridor, quelques rais de lumière filtrent au travers d'une fenêtre, ce qui lui fait deviner des contours charnus abrités sous une robe légère.

- Posez tout sur la table !

- Il y a des paquets à mettre au frais.

- Bien ! Aidez-moi.

La dame, accroupie devant la glacière, laisse voir plus qu'il n'en faut. C'est une vraie brune !

Au moment de sortir elle propose un billet de pourboire que Robert refuse.

- Pourquoi ? C'est interdit par la maison ?

- Non, monsieur Pedro n'a donné aucun ordre, mais je suis payé pour livrer, ça me suffit.

- Alors, jeune homme, vous prendrez bien un rafraîchissement. Vous ne pouvez pas me refuser ça !

Sans attendre l'acceptation, joignant le geste à la parole, elle se dirige vers son salon où un autre contre-jour offre à nouveau ses formes aux yeux de Robert. Trop c'est trop ! Et cette fois, acceptant l'initiatrice, il a honoré la dame jusque tard dans l'après-midi.

A côté de l'ancienne imprimerie de Guy se trouve un garage. Il est tenu par Carlos, un Catalan. Robert et ses collègues de la bande y rêvent souvent autour des engins dont le mécano a le secret. Privés de voiture, ils voyagent au volant de véhicules arrêtés. Cependant, la rue étant déserte, Carlos les laisse conduire pour entrer ou sortir sa camionnette. Afin de savourer cette faveur, la bande a organisé un tour de rôle. C'est à celui qui fera le mieux et les lazzis ne manquent pas lorsque l'un ou l'autre cale au milieu de la petite pente, à l'entrée du garage. Carlos n'a pas son pareil pour régler un carburateur et il sait entourer son savoir-faire d'une verve à la saveur de mystère. Le

buste plongé dans le moteur, tournevis en main, oreille tendue, il opère. Puis, la poitrine hors de sa combinaison, roulant les “ rrrr ”, il annonce :

- Voilà ! L'artiste travaille sans filet. Jeunes ! Lorsque vous saurez faire comme Carlos, vous serez de vrais boss !

D'autres fois...

- Les vis platinées, c'est mon vice !

Mais sous ses aspects fanfarons, Carlos est un tendre. Il est simplement volubile, c'est un méditerranéen ! Robert ne sait pas ce qu'est un Catalan. Simplement, il situe ce pays près de Rivesaltes, le vin haut en degrés qu'il a découvert sur les étiquettes de l'Épicerie Fine. Ce doit être très loin ! Souvent, garage fermé, il enrichit son argent de poche en lavant des voitures. Le soir, son travail terminé, il se donne le temps d'une cigarette. Après, il se rincera la bouche, car maman Clara ne transige pas sur le sujet. Il aime prendre des moments de solitude. Il fait l'obscurité, s'assoit à même le sol, le dos au mur et, dans le noir il voyage.

*Il a loué un grand bateau à moteur avec matelot. Nelly et quatre de ses amies l'accompagnent. Tout le monde est en maillot de bain sous le soleil d'été. Entre Marseille et Cassis, les calanques défilent. Ce soir, ils jetteront l'ancre à l'entrée de Port Miou. Il a proposé un voyage jusqu'en Corse. Désormais elles sont libres de leurs hommes. Il ne sait pas comment, mais il a obtenu ce résultat incroyable. Elles rient, elles respirent. Il les possède toutes, mais il ne les touchera pas. Au retour, il leur réserve une surprise : chacune aura un travail. Dans la cabine, Clara prépare le repas avec Guy. Finis les passages nocturnes devant sa chambre. Le menu sera fait de poissons. La radio diffuse Marinella. Tout le monde est en congé, même les nuages.*

Au-dessus de sa tête se trouve une soupente où Carlos a aménagé un simple lieu de repos. D'ailleurs, il lui a confié que certains soirs il ne rentre pas à son appartement de célibataire lorsqu'une réparation l'a tenu longtemps. Mais ce soir, le mécano n'est pas seul dans son antre. Une sorte de conversation, qui ne laisse pas la moindre équivoque, se fait entendre. Ce sont plutôt des onomatopées qui arrivent à ses oreilles. Une femme est là-haut, avec Carlos. Se croyant seuls, ils ont dû entrer par derrière et monter pendant la cigarette de Robert. Celui-

ci, tout à ses rêves, ne les a pas entendus arriver. Comme pris à un piège, il se fait silencieux, petit dans son coin. Quelques minutes plus tard, il reconnaît la dame qui descend les escaliers de la soupenette : c'est la voisine de la Crémérie ! Elle va faire sa toilette dans la petite douche du garage. Qu'est-ce qu'elle est belle ! Il faut dire qu'il ne l'a jamais vue dans le plus simple appareil. Depuis ses expériences de livreur, il apprécie les seins de la femme. De jolis pomelos qui oscillent à chaque marche des escaliers de la soupenette. La petite lumière du haut qu'elle vient d'allumer la rend phosphorescente, blonde, à croquer. Il observe en connaisseur novice la courbe des cuisses blanches, surmontées d'admirables fesses qui invitent aux idées les plus folles. Un désir subit monte à ses joues et déforme l'avant de sa combinaison de travail. Carlos s'est glissé lui aussi sous la douche. Les deux amants, ignorant l'intrus, jouent sous le jet bienfaiteur. Bien que le tableau présente un charme aussi fou qu'inattendu, Robert profite du bruit de l'eau et des rires pour s'éclipser par la petite porte qui donne sur la rue.

---